

HUBERT NYSSSEN

Les
déchirements

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Valentin Cordonnier aimerait comprendre pourquoi Victor, son frère aîné, mort dans un récent accident de la route, l'a toujours tenu à l'écart. Valentin a donc entrepris Colette qui, sur son défunt époux, sur elle-même et sur leur famille, lui révèle peu à peu des choses si singulières qu'il s'empresse de les écrire pour n'en rien perdre. Il est, en particulier, fasciné par un spectre qui n'a cessé de perturber le couple et d'attiser la jalousie tardive de Colette, spectre ou ombre de Julie Devos, une jeune enseignante dont Victor était ingénument amoureux et que la guerre a envoyée dans un camp de concentration dont elle n'est pas revenue. Et puis, un jour, le hasard conduit Valentin à rencontrer Barbara. Ce témoin inattendu lui révèle le drame qui a sans doute mis un terme à la vie de Julie, qui a bouleversé celle de Victor et qui donne son titre au livre : *Les déchirements*.

HUBERT NYSSSEN

Né en 1925 à Bruxelles, Hubert Nyssen s'est établi en Provence en 1968. Ecrivain, il est l'auteur d'une bonne trentaine d'ouvrages. Editeur, il a fondé, voici trente ans tout juste, les éditions Actes Sud. Docteur ès lettres, il a enseigné dans les universités d'Aix-en-Provence et de Liège.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- Le nom de l'arbre*, Grasset, 1973. Passé-Présent n° 53, Babel n° 435.
- La mer traversée*, Grasset, 1979. Prix Méridien.
- Des arbres dans la tête*, Grasset, 1982. Grand Prix du roman de la Société des gens de lettres.
- Eléonore à Dresde*, Actes Sud, 1983. Prix Valéry-Larbaud, Prix Franz-Hellens. Babel n° 14.
- Les rois borgnes*, Grasset, 1985. Prix de l'Académie française. J'ai Lu n° 2770.
- Les ruines de Rome*, Grasset, 1989. Babel n° 134.
- Les belles infidèles*, Actes Sud/Leméac (Polar Sud), 1991. Corps 16, 1997.
- La femme du botaniste*, Actes Sud/Leméac, 1992. Babel n° 317.
- L'Italienne au rucher*, Gallimard, 1995. Grand Prix de l'Académie française. Babel n° 664 sous le titre : *La leçon d'apiculture*
- Le bonheur de l'imposture*, Actes Sud/Leméac, 1998. Grand caractère, 1999. Babel n° 585.
- Quand tu seras à Proust la guerre sera finie*, Actes Sud/Leméac, 2000. Babel n° 863.
- Zeg ou les Infortunes de la fiction*, Actes Sud/Leméac, 2002.
- Pavanes et javas sur la tombe d'un professeur*, Actes Sud/Leméac, 2004.

ESSAIS

- Les voies de l'écriture*, Mercure de France, 1969.
Sémantique à bâtons rompus, éd. Irène
Dossche, 1971.
L'Algérie, Arthaud, 1972.
Lecture d'Albert Cohen, Actes Sud, 1981.
Nouv. éd. 1988.
L'éditeur et son double, Actes Sud, vol. I : 1988,
II : 1990, III : 1996.
Du texte au livre, les avatars du sens,
Nathan, 1993.
Eloge de la lecture, Les Grandes
Conférences, Fides, 1997.
Un Alechinsky peut en cacher un autre,
Actes Sud, 2002.
Variations sur les Variations, Actes Sud, 2002.
*Sur les quatre claviers de mon petit orgue : lire,
écrire, découvrir, éditer*, Leméac/Actes Sud, 2002.
Lira bien qui lira le dernier, Labor/Espace
de libertés, 2004. Babel n° 705.
Entretien avec Hubert Nyssen par Jacques
De Decker, éditions du Cygne, 2005.
La sagesse de l'éditeur, L'Œil neuf éditions, 2006.
Neuf causeries promenades, Leméac/Actes Sud,
2006.
*Le mistral est dans l'escalier, journal de l'année
2006*, Leméac/Actes Sud, 2007.

POÈMES

- Préhistoire des estuaires*, André De Rache, 1967.
La mémoire sous les mots, Grasset, 1973.
Stèles pour soixante-treize petites mères,
Saint-Germain-des-Prés, 1977.
De l'altérité des cimes en temps de crise,
L'Aire, 1982.
Anthologie personnelle, Actes Sud, 1991.
Eros in trutina, Leméac, 2004.

OPÉRA et THÉÂTRE

Le journal d'un fou, d'après Nicolas Gogol,
Théâtre de Plans, 1965.

Mille ans sont comme un jour dans le ciel,
Actes Sud, 2000.

Le monologue de la concubine, Actes Sud, 2006.

L'enterrement de Mozart, conte mis en musique
par Bruno Mantovani, Actes Sud, 2008.

Ivanovitch et Axenty, petit opéra d'après

Le journal d'un fou de Nicolas Gogol
(en préparation).

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2008
pour la France, la Belgique et la Suisse
ISBN 978-2-7609-2759-9

© ACTES SUD, 2008
ISBN 978-2-330-00365-4

HUBERT NYSSSEN

Les déchirements

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

Extrait de la publication

A Christine
pour un anniversaire.

*Et à Julie,
in memoriam.*

*J'ai dans ma jeunesse démesurément
aimé, aimé sans retour, profondé-
ment, silencieusement... Chacun de
nous a dans le cœur une chambre
royale ; je l'ai murée, mais elle n'est
pas détruite.*

GUSTAVE FLAUBERT à Louise Colet,
Correspondance, IV, 351.

CHAPITRE PREMIER

EN BRETAGNE, LA FRATRIE DES TROIS V, UN DIABLE ANVERSOIS DANS UN BAZAR DE BÉNODET, CONVERSATION AVEC LES DEMOISELLES RAYNAUD, CONSIDÉRATIONS SUR LA MÉMOIRE ET SUR LE NAUFRAGE DU TITANIC.

C E BENODED, lui avait demandé Colette, ce ne serait pas en breton le Bénodet de ta mère ? On va bien voir, avait répondu Victor, et d'un coup de volant il avait quitté la route de Quimper. Sauvage, avait-elle murmuré en s'agrippant aux accoudoirs. Sur la corniche, ils avaient garé la voiture devant l'un de ces bazars à l'ancienne où, l'alimentation exceptée, on vendait autrefois de tout, de la mercerie aux jouets, de la quincaillerie à la vaisselle. Victor s'était dit qu'il allait peut-être y trouver des cartes postales du temps où sa mère avait séjourné dans la cité bretonne. A ce moment-là, Valentin, m'a dit Colette, j'avais envie et besoin d'être seule, j'ai recommandé à votre frère de prendre son temps, tout son temps, de chiner à son aise, moi j'irais voir la mer. Et j'y suis allée.

Elle avait commencé à me raconter cette journée, elle s'est interrompue et elle m'a tourné le dos de la même manière qu'elle avait laissé Victor devant le bazar de Bénodet. En ce temps-là elle avait encore une crinière blonde et de hautaines prudences de fauve. Maintenant des reflets d'argent scintillent dans ses cheveux, ses paupières sont plus lourdes, je l'ai regardée, elle me paraît soumise ou résignée, ce n'est peut-être qu'une apparence, ou une ruse, mais je n'ai pas insisté pour qu'elle se ravise, je me suis retiré. Il y a moins d'un an que son mari, mon frère, a disparu dans un accident de la route. Cette fois, au lieu d'aller voir la mer comme elle l'avait fait à Bénodet, elle allait peut-être revoir des choses qu'elle ne voulait pas exhumer devant moi.

Je suis le cadet de la fratrie des trois V. Nos parents, comme l'avait un jour suggéré Victor, auraient pu nous faire tatouer à la naissance un V sur la fesse, c'est en quelque sorte la marque de l'élevage familial. Aujourd'hui Victor est mort, Vincent navigue en haute mer et moi, retraité avant l'heure, je me suis mis à fréquenter Colette avec l'idée que je découvrirais peut-être par elle pourquoi Victor, ce frère aîné que j'avais admiré, envié, jaloué même, m'avait

toujours tenu à l'écart. Colette s'est prêtée au jeu et parfois elle me donne l'impression que c'est pour elle une sorte de soulagement. Elle me raconte des épisodes de leur vie conjugale sans se faire prier. Puis soudain, comme ce soir, elle plonge et disparaît dans le silence. Mais pas de malentendu à redouter, elle aime les hommes, moi aussi, elle n'est pas de mon bord, je ne suis pas du sien.

Rentré chez moi, je me suis installé à ma table de travail. Je cherchais par quels mots commencer cette histoire. C'était à Bénodet, en mai, à l'heure où les touristes musardent dans les rues avant d'aller à la plage, ai-je écrit. Je n'étais pas mécontent, la phrase me donnait l'impression que j'étais devenu un metteur en scène, toutes les indications y étaient, le lieu, le temps, les personnages. J'ai pris de l'audace, j'ai décidé que Colette partait vers la mer de son pas de danseuse, sans se retourner. Et que mon frère, de son côté, poussait la porte du bazar de Bénodet. Là, il était surpris par le déferlement de notes d'un carillon qui tirait de leur torpeur des articles de mercerie, des outils de jardinage, des jouets de plage d'une autre époque. Dans cette scène que je venais d'improviser, tout rappelait l'âge, les sons et les odeurs d'un temps

où Victor, Vincent et moi, nous avons fait à Anvers nos premières classes. Temps des kermesses flamandes, des baraques à frites et à beignets, temps des processions sur l'Escaut, des corbillards tirés par des chevaux empanachés de noir et des chiens attelés aux charrettes de laitier, temps des navires dont les sirènes miaulaient dans la nuit, temps des minuscules théâtres où, sur une scène ouverte à la rue, des femmes presque nues se pavanaient. Temps où, à la lisière de ce quartier chaud interdit aux mineurs, Victor s'arrêtait, au retour de l'école, devant un petit bazar de mauvaise réputation pour contempler, disposées comme des appeaux parmi des ustensiles et des produits de beauté, de grandes photos d'actrices à la poitrine opulente. Pour me dissuader de suivre son exemple, car il craignait que je ne vende la mèche, il m'avait raconté qu'un diable, on l'appelait en flamand *Duiveljager*, se tenait sur le seuil. Il m'en faisait une description terrifiante, *Duiveljager*, disait-il, avait sous une veste militaire un tablier bleu noué à la taille, il portait un chapeau melon de travers sur le crâne, un bandeau de pirate lui cachait un œil et il exhibait aux pieds des sabots qu'il frappait l'un contre l'autre en même temps qu'il martelait

le trottoir avec une queue de billard. Un jour, avait ajouté mon frère bien décidé à me préserver de la désobéissance par la peur, ce Duiveljager, voyant que Victor ralentissait le pas et lorgnait la vitrine, lui avait fait signe d'entrer, l'avait pris par le bras pour l'y obliger et, riant comme un ogre, lui avait donné trois centimètres d'un ruban de réglisse noire dont il avait pêché le rouleau dans un bocal qui trônait sur le comptoir. Mais quand, intrigué par des éclats de voix, Victor s'était approché de la porte du fond pour voir par l'entrebâillement s'il y avait des matelots en train de boire avec des femmes, Duiveljager l'avait pris par la nuque et l'avait flanqué dehors. *Niks te zien, menneke !* Rien à voir, petit vaurien ! Et Victor m'avait montré dans sa nuque des traces qu'il prétendait être celles des ongles ou des griffes du diable.

En mêlant ces souvenirs d'enfance à l'histoire interrompue de Colette j'ai donc imaginé ce soir que mon frère, dans ce bazar de Bénodet où il venait de pénétrer, voyait soudain Duiveljager se réincarner devant lui. Avec quarante ans de retard, me suis-je dit, il va comprendre que, sorti d'une commedia dell'arte qui a recruté les monstres de Jérôme Bosch, la *Dulle Griet* de Bruegel, les masques d'Ensor et le grand

Macabre de Ghelderode, ce Duiveljager est le tout premier des spectres qui n'ont cessé de lui rappeler des obsessions dont il aurait préféré ne pas se souvenir et des hantises qu'il faisait semblant d'avoir oubliées. Il y avait dans cette apparition une menace indéfinie, écrivais-je encore, et Victor était sur le point de fuir ce bazar breton sans tenancier ni clients mais hanté par les fantômes du passé quand, soulevant un rideau, une femme en longue robe noire apparaissait devant lui, telle la Grande Nanon au détour d'une phrase de Balzac.

Sans ordre mais aussi sans désordre, au hasard des petites fièvres de la mémoire qui parfois le prenaient, m'avait dit Colette quelques jours plus tôt, Victor en évoquant son enfance lui avait raconté l'histoire de notre mère. Il avait insisté sur le fait qu'elle était l'aînée d'une portée de douze enfants. Espèce d'apache, lui avait répliqué Colette, ta grand-mère n'a pas pu mettre bas douze petits monstres d'un coup ! Il avait haussé les épaules. Prends garde, Colette, faire mine de ne pas comprendre, c'est une forme de mépris. Louise Florentin, avait-il repris, était née la première et elle était fille. Un rang et une condition qui lui avaient valu d'être, en très bas âge,

retirée de l'école pour devenir servante, autant dire souillon, à une époque où les lois ne s'y opposaient pas. Il fallait subvenir aux besoins d'une famille dont le père gagnait peu et dont les enfants nombreux mangeaient trop. Après avoir trimé pendant quelques années pour des gens qui la traitaient mal et ne la payaient guère, elle avait eu la chance d'être prise, sur sa bonne mine, par les Bernicha, de riches bourgeois qui, venus de loin avec d'autres mœurs, s'étaient fait une place dans la société anversoise. La vie de ma mère commence alors, Colette, elle commence avec les Bernicha, avait martelé Victor. Avant son entrée à leur service, elle n'a pas d'histoire, ma mère, c'est une enfant pauvre, et la pauvreté, tu devrais le comprendre, c'est un monde sans fenêtres. Chez les Bernicha, les fenêtres s'ouvrent et ma mère a l'impression de découvrir un monde où elle existe désormais. Ce que je sais, Colette, avait encore dit mon frère, c'est que dans mon enfance ma mère parlait des Bernicha comme des seuls patrons à visage humain qu'elle ait connus, et de Bénodet, où ils avaient une propriété, comme d'un paradis terrestre. Paradis perdu, avait-il ajouté. Les Bernicha sont morts, leurs enfants exilés, et ma mère n'est jamais retournée à

Bénodet où, pendant quelques années, elle a passé tous les étés. Et pas pour s'exhiber en maillot ou jouer de l'ombrelle, avait-il ajouté avec l'air de mettre Colette en joue, non, *mijn schat*, non, ma chérie, mais pour s'occuper de leur marmaille. J'ai renoncé à interrompre Colette pour lui rappeler que cette jeune femme livrée à la servitude était aussi ma mère, et celle de Vincent, pas seulement celle de Victor. Ma mère, mon enfance, non mais pour qui se prenait-il...

Et pour vous servir, monsieur ? demandait soudain dans ma mise en scène la Grande Nanon qui avait compris du premier coup d'œil que Victor n'était pas du genre à fréquenter la maison. Il cherchait des cartes postales, disait-il, des cartes de Bénodet. Ce n'était donc qu'un touriste ordinaire. Le doigt tendu vers la vitrine, la vieille désignait un tourniquet sur le trottoir. Qu'il aille donc choisir ! Et elle lui tournait le dos comme si elle avait mieux à faire. Mais il la retenait. Non, non, ces cartes-là il les avait vues, ce n'était pas ce qu'il voulait, pas de ces images de barques échouées dans le sable avec leurs fesses incrustées de coquillages, ni des photos de mannequins déguisés en Bretonnes à bigoudène. Il cherchait, disait-il, des cartes datant de l'époque

176. Frédérique Deghelt
LA VIE D'UNE AUTRE
177. Gwenaëlle Aubry
NOTRE VIE S'USE EN TRANSFIGURATIONS
178. Eduardo Berti
RÉTROSPECTIVE DE BERNABÉ LOFEUDO
179. Victor Hugo
NAPOLÉON LE PETIT
180. Göran Tunström
CHANTS DE JALOUSIE
181. Anne Bragance
D'UN PAS TRANQUILLE
182. Annick Stevenson
BLANCHE MEYER ET JEAN GIONO
183. Pia Petersen
PASSER LE PONT
184. Nancy Huston
PASSIONS D'ANNIE LECLERC
185. Annie Leclerc
L'AMOUR SELON MME DE RÊNAL
186. Jean Duvignaud
LE JEU DE L'OIE
187. Breyten Breytenbach
L'ÉTRANGER INTIME
188. Jean-Luc Outers
LE VOYAGE DE LUGA
189. László Földényi
DOSTOÏEVSKI LIT HEGEL EN SIBÉRIE ET FOND EN LARMES
190. Ophélie Jaësan
LE POUVOIR DES ÉCORCES
suivi de
LA NUIT DU SYMBOLE
191. Hubert Nyssen
LES DÉCHIREMENTS

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.